

Bis repetita

Une pluie fine s'abat sur l'assistance assemblée autour de la sépulture. Des flaques froides et boueuses se forment au fond de la fosse. L'eau ruisselle doucement sur les visages baissés vers le cercueil, effaçant les larmes, préservant la pudeur des proches. Chacun se recueille, le silence de novembre n'est troublé que par le croassement lointain d'un corbeau. Ils sont nombreux à être venus apporter un dernier hommage à celui qui a été un héros de guerre.

Un homme aux cheveux blancs s'avance vers le petit podium érigé devant la dernière demeure de Jean Dufour. On le sent ému, touché par cette disparition. Il s'éclaircit la voix et prend la parole.

– « Jean, si je suis là aujourd'hui, au milieu des gens qui t'ont aimé, c'est grâce à ton comportement héroïque. Tu as su faire preuve d'un courage et d'un sens de l'honneur hors du commun. Tu as commencé ta carrière dans la gendarmerie en 1940, sous le gouvernement de Vichy. Tes collègues et toi avez reçu des ordres abominables, il fallait les suivre, la peur était partout. Tu as connu les rafles, les familles séparées, emmenées dans des trains vers les camps, vers la mort... Gendarmes et policiers obligés d'arracher de pauvres gens à leurs foyers pour les parquer jusqu'au funeste départ. Mais toi, c'était différent. Tu allais dans les appartements, tu forçais les portes à coup de pied, comme les autres. Mais quand tu voyais des enfants, tu leur disais discrètement de se cacher dans les placards, les greniers. Parfois, tu laissais les mamans se dissimuler avec leurs bambins. Puis, tu allais voir tes supérieurs en disant qu'il n'y avait personne dans le logement. Tu aurais pu t'arrêter là. Mais lorsque la nuit tombait, tu défaisais le couvre-feu et tu allais chercher ceux que tu avais protégés pour leur faire passer la ligne de démarcation. Tu risquais le peloton d'exécution pour ça ! D'abord les enfants, les mères ensuite pour plus de discrétion. Et moi, qui suis là devant toi, je suis un de ces enfants que tu as sauvés. Tu m'as expliqué que tu avais amené maman jusqu'à la ligne... Malgré les efforts et les risques que tu as pris, on ne l'a jamais revue. C'était la guerre. Mais sache que pour ton courage et ton dévouement, je te serai éternellement reconnaissant. »

Le dos vouté, il rejoint sa place en sanglotant. Un jeune homme, vêtu d'un uniforme de la gendarmerie, se détache de l'assemblée pour rejoindre l'estrade.

–« *Papy, c'est moi Enzo, ton petit-fils...* » Il ne peut contenir un gémissement de tristesse et ravale ses pleurs avant de continuer. « *Je suis venu te témoigner tout mon amour et mon respect. Je voulais te dire que tu m'as toujours inspiré, que ce que tu as fait pour ces gens m'a guidé dans la vie. Je suis devenu gendarme, comme toi, pour aider les autres, pour sauver des vies. Nous avons eu la chance de travailler ensemble avant ta retraite. Tu ne peux pas imaginer la fierté que c'était pour moi d'être à tes côtés. Tu as aidé tant de monde. Je sais que tu aurais voulu en sauver plus, mais tu as connu une belle carrière dans la gendarmerie après la guerre. Même si certaines enquêtes t'ont empêché de dormir bien des fois, et que tu ne les as pas toutes résolues, une chose est sûre, tu as toujours fait de ton mieux pour le bien de tous. J'ai tellement d'admiration pour toi. Adieu Papy* » Le jeune homme, secoué de sanglots, jette une poignée de terre sur le cercueil, suivi par les autres personnes ayant assisté à la cérémonie.

Après avoir serré quelques mains et reçu des condoléances, Enzo rejoint sa voiture. Il est seul. Il voulait s'isoler pour se souvenir des bons moments passés avec son grand-père. Il doit aller chez son aïeul pour ranger la maison dans laquelle il vivait. Il aime ces moments en voiture, où au volant, il peut laisser son esprit vagabonder vers le passé. Il repense aux discussions partagées, au métier qui les passionnait tous les deux. Derrière ses yeux mouillés, il revit les moments où son grand-père racontait ses enquêtes. Celle qui l'avait le plus marqué était celle du « cordonnier fantôme » à la fin de sa carrière. Des femmes, des jeunes filles, disparaissaient dans la région. Peu de temps après leur disparition, un colis était déposé dans la boîte aux lettres de la gendarmerie. Il contenait une chaussure. Une de celles que portait la victime le jour où elle s'était évaporée dans la nature. Toujours la chaussure gauche. Pas d'empreintes, pas de mots, juste la chaussure. Celui qui faisait ça voulait qu'on sache qu'elles ne s'étaient pas enfuies, on les avait enlevées. Aujourd'hui encore, on recherchait le coupable, le dossier était toujours ouvert. Le fantôme hantait la gendarmerie. Enzo, assis dans sa voiture, y songe, les yeux grands ouverts, comme s'il scrutait, à travers son pare-brise, quelqu'un que lui seul peut voir.

Enzo arrive enfin devant la maison. Son arrière-grand-père l'avait construite de ses mains et son grand-père était né dedans. Il y avait vécu longtemps seul avant de fonder une famille. Elle est très ordonnée, il n'aurait pas beaucoup de rangement à faire. Il

déambule dans les pièces se remémorant les moments passés avec lui. Il passe devant les vieilles photos, il y voit sa famille, des moments heureux partagés dans cette maison. L'une d'entre elle représente son grand-père au même âge que lui. Leur ressemblance est troublante. Les mêmes yeux noirs, le même air secret et décidé.

Il commence à avoir faim et se dirige vers la cuisine. Dans le couloir, il passe devant la porte de la cave. Il n'y est jamais entré. Quand il était petit, son grand-père ne voulait pas qu'il y joue et en grandissant, l'attrait qu'elle exerçait sur lui s'est peu à peu dissout dans les préoccupations de l'âge adulte. Il saisit la poignée et ouvre doucement. Il sait que l'interrupteur est en bas de l'escalier. Il prend son courage à deux mains et descend dans ce qui ressemble à un puits sans fond. Il comprend mieux pourquoi son grand-père ne voulait qu'il y aille étant gamin. C'est impressionnant de s'enfoncer à l'aveugle dans la noirceur palpable de l'endroit. C'est effrayant aussi. Il n'y a pas un bruit, seule une odeur âcre, indéfinissable, accompagne Enzo dans sa descente. Sa progression est lente, laborieuse et la pente paraît interminable. « *Allez, encore trois marches et j'y suis* » se dit-il, pour trouver le cran de continuer, tâtonnant les murs pour trouver la lumière. Enfin, il appuie sur le bouton. Les ténèbres reculent instantanément et la cave se dévoile à ses yeux. Elle est assez petite et, ici aussi, tout est très bien rangé. Des outils alignés sur les étagères, un établi dégagé et une grande armoire. Enzo s'approche de celle-ci pour l'ouvrir. Mais elle est fermée par un cadenas. Il regarde autour de lui et ne trouve pas de clé. Il se décide à prendre un tournevis pour forcer la serrure. Il parvient à la faire céder. Il ouvre les portes et découvre des boîtes à chaussures en carton, alignées les unes à côtés des autres. Les étagères en sont pleines. Intrigué, il regarde dedans. Ce qu'il trouve à l'intérieur l'étourdit.

Des centaines de lettres. Les correspondances qu'il avait entretenues avec les enfants qu'il avait sauvés. Un trésor caché. Occupé à fouiller dans les boîtes, il fait tomber le tournevis qui va rouler sous le meuble et heurter le mur derrière l'armoire. La plinthe émet un son creux, surprenant. Enzo tend la main pour récupérer l'outil et sent de l'air provenant de derrière la penderie. C'est bizarre, il ne voit rien d'autre qu'un mur. Pour comprendre d'où provient ce souffle, Enzo pousse l'armoire sur le côté. Elle est lourde, mais il parvient à la faire glisser. Et là, il découvre une porte dissimulée dans le mur avec un gros loquet pour la maintenir fermée de l'extérieur. Intrigué, il déverrouille la

porte et découvre une petite pièce. Totalement capitonnée, à l'exception d'une petite fenêtre à barreaux, un matelas défoncé sur le sol. Près du mur de gauche, une grosse malle en osier attend, tel un animal acculé, prêt à mordre. Il s'approche, tend la main et l'ouvre brusquement.

L'intérieur scintille dans la faible lumière du sous-sol. Disposées sur un tas de tissus, des pépites dorées luisent sinistrement dans la pénombre. Enzo en saisit une. Il la relâche presque immédiatement. Une dent en or. Une dizaine de dents en or. Il ne comprend pas. Dessous, il découvre des robes. Anciennes, usées. Les couleurs sont passées, mais un détail attire le regard : une étoile jaune brodée sur la poitrine. Il en soulève une pour l'examiner sans réaliser ce que tout cela fait ici. Tout à coup, il la relâche et s'écroule à genoux... La vérité lui tombe dessus et l'écrase de tout son poids. Il n'ose pas y croire.

Elle n'avait jamais franchi la ligne de démarcation. Voilà où la maman juive, qui n'avait jamais rejoint ses enfants pendant la guerre, avait terminé sa vie. Séquestrée et torturée ici, dans cette cave, ses cris étouffés par les murs épais. Et apparemment, elle n'a pas été la seule.

« – *Oh, Papy, ce n'est pas possible !* ». Un sourire froid soulève les lèvres d'Enzo.
« *C'est fou à quel point on se ressemblait. Un jour, j'imagine que mon petit-fils aussi trouvera la malle. Celle où j'ai rangé toutes les chaussures. Seulement des chaussures droites.* »